DISCOURS

PRONONCÉ AU CENTENAIRE DE L'INTERNAT

AU NOM DES

ANCIENS INTERNES ÉTRANGERS

PAR LE

DOCTEUR ZIEMBICKI

PROFESSEUR A LEMBERG (AUTRICHE)

Palais du Trocadéro, 24 Mai 1902

PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1902

DISCOURS

PRONONCÉ AU CENTENAIRE DE L'INTERNAT

AU NOM DES

ANCIENS INTERNES ÉTRANGERS

PAR LE

Docteur ZIEMBICKI

PROFESSEUR A LEMBERG (AUTRICHE)

Palais du Trocadéro, 24 Mai 1902

PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1902

DISCOURS

PRONONCÉ AU CENTENAIRE DE L'INTERNAT

AU NOM DES

ANCIENS INTERNES ÉTRANGERS

PAR LE

DOCTEUR ZIEMBICKI

PROFESSEUR A LEMBERG (AUTRICHE)

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES,

MESSIEURS,

Regardons un siècle en arrière. Revenue de Marengo, la France se recueillait en attendant Austerlitz.

Durant ce lustre relativement pacifique de cinq années l'organisation intérieure marcha à pas de géant comme géant était l'homme qui allait bientôt commander au monde.

Armée, marine, culte, code civil, sans compter la Vendée et les émigrés, toutes ces réformes et tous ces

soucis ne firent pas oublier les soins à donner au plus précieux des biens de l'État, à la santé publique. Et voilà comment naquit l'institution de l'Internat, roseau frêle d'abord, chêne séculaire aujourd'hui, dont nous célébrons le centenaire côte à côte, français et étrangers.

C'est là un trait caractéristique de votre grand pays.

Les armées françaises avaient porté au bout de leurs baïonnettes la déclaration des Droits de l'Homme dans toutes les capitales de l'Europe et les monarchies brisées ne durent leur salut qu'en faisant miroiter devant leurs peuples encore somnolents, l'amour du sol natal et de la liberté.

Aussi lorsque sonna l'heure de la défaite militaire, la France n'en resta pas moins le Palladium de la civilisation et du progrès, magnétisant et attirant l'humanité entière, gouvernant malgré Waterloo et 1870, grâce aux principes de 89, la Pensée de l'Univers frémissant.

Fière de ses institutions, de ses universités, de ses écoles supérieures, la France en permit généreusement l'accès aux étrangers, qui sont légion, élèves sortis de l'École Centrale, des Mines, des Ponts-et-Chaussées et près de 200 de l'Internat de Paris, c'est-à-dire 5 % de tout l'effectif séculaire.

En vrai et grand français, Pasteur pouvait donc proclamer cette maxime :

« La Science n'a pas de Patrie, l'homme de science en a une. »

Messieurs, cette hospitalité scientifique de la France on doit la mettre d'autant plus en relief, la faire sonner d'autant plus haut, que de l'autre côté du Rhin, 300 étudiants de race slave viennent d'être expulsés de toutes les Universités, comme dangereux pour l'Empire et que les Droits de l'Homme vis-à-vis de nous, dans ces terres qui furent le berceau de notre nationalité, de notre glorieuse histoire et de nos rois, consistent à imposer la langue et le patriotisme germanique aux enfants à coups de trique, aux mères qui défendent leurs petits à coups de prison.

Est-ce haine aveugle de race, est-ce prescience affolée d'un compte que l'histoire règlera, c'est au XXe siècle qu'il appartient de nous le dire.

Messieurs, l'Internat de Paris avec les études préliminaires implique dix années de séjour en France, et c'est pour nous, étrangers, presque le droit acquis aux lettres de grande naturalisation.

La France nous a donné des droits sensiblement égaux à ceux de ses enfants, sans nous demander l'impôt du sang, mais ce sang il se mélangea large-

ment au vôtre quand il fallut défendre votre sol et l'intégrité de votre territoire, et sans remonter au premier empire, les champs de bataille autour de Paris, dans les Vosges, à Coulmiers et au Mans n'en n'ont pas perdu le glorieux souvenir.

Eh bien, en temps de paix, c'est encore à nous de comprendre de quelle façon nous avons à payer la dette sacrée.

Nous devons nous considérer non seulement comme vos colons scientifiques jetés à travers le monde, non seulement comme les pionniers de votre génie national et de votre civilisation, sans manquer de chérir celle qui nous est propre, mais encore, semblables à des sentinelles avancées, nous devons veiller à la sauvegarde de l'idée française qui, à tout prendre, n'est que celle de la vraie liberté.

Messieurs, dans l'Internat nous formons votre Légion étrangère et en guise de drapeaux pris à l'ennemi nous apportons aujourd'hui dans cette enceinte le butin scientifique de toute notre vie, les honneurs, les dignités de nos carrières. C'est un tribut qui vous appartient en entier.

En ce jour solennel, souvenons-nous donc des maîtres illustres qui ne sont plus et envoyons leur un pieux et reconnaissant hommage jusqu'au-delà des pierres sépulcrales.

Remercions les maîtres présents ici qui portent si haut la réputation scientifique de la France.

Saluons au passage la jeunesse de l'Internat, gage certain et pépinière des gloires de l'avenir; renouvelons le pacte fraternel avec nos camarades de promotion qui nous ont traités en frères et dont nous voulons rester les frères.

Remercions la Ville de Paris.

Mais avant tout, au dessus de tout, inclinons-nous, remplis d'un dévouement qui ne finira qu'avec nos jours, devant l'Image grandiose de la France en formant un seul et unique vœu :

« Puisse le crêpe qu'elle porte fidèlement à la hampe de son drapeau disparaître à jamais. »

(Ce discours est accueilli par les applaudissements de l'assemblée tout entière.)

Paris. — Imp. Vauthrin Frères, rue des Archives, 61.

